

Le livre et l'homme

Autor(en): **Weber-Perret, M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Stultifera navis : Mitteilungsblatt der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = bulletin de la Société Suisse des Bibliophiles**

Band (Jahr): **3 (1946)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-387545>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Quels sont les rapports qui existent entre le Livre et l'Homme! L'Homme écrit le Livre: ce qu'il y met concerne la critique littéraire. L'Homme le lit: ce qu'il va y chercher intéresse le sociologue ou le moraliste. C'est ce second problème que je me propose d'étudier.

Le spectacle d'une bibliothèque m'émeut. Dans le corridor, le long du mur, courent les rayons chargés de romans; leurs couvertures sont sales, jaunies, misérables: mais elles protègent des pages précieuses, qui ont suscité des rêves, qui les ont accompagnés. Adolescent, je vagabondais sans but dans la campagne quand Mary Webb vint enchanter mes promenades. Lors des premiers soucis du cœur, Anna Karenine fit couler mes larmes pour une passion véritable et mes tourments de collégien en devinrent plus nobles. Dans la salle même, les dictionnaires, les encyclopédies révèlent la profondeur du monde. Les poètes viennent ensuite, puis les livres d'histoire, les sciences. Je suis dans le pays du Rêve. Car les livres, même ceux qui traitent de la géométrie, ne sont pas riches seulement des connaissances humaines: ils sont libération de l'imagination, autorisation de vivre dans le libre Royaume des Idées. Certains livres sont des femmes; les froides véhémentes de Racine m'attendent sur un rayon, à gauche. D'autres sont des amis originaux dont le splendide désordre mâle étonne, émerveille, fatigue: ce sont les volumes de la *Légende des Siècles*. Et voici les *Mémoires* du général de Marbot, cavalier de l'Empire; je chevauche à travers l'Europe, au feu de mon bivouac passe l'Empereur. Dans les villes, les belles filles sont hautaines et je pense aux journées de boue alors qu'on poursuivait l'ennemi. Il m'arrive de rencontrer Titia dans la bibliothèque. Son beau regard quitte le livre et nous nous entretenons des héros qui reposent dans les coffrets de papier. Quelques fois, par les temps d'automne où le soleil enveloppe la terre d'une tendre chaleur, je sors avec un livre. Dans le parc, la passion malheureuse de Dominique m'accompagne; mon imagination me transporte dans des champs vastes et sans arbres qui donnent sur la mer. Si j'abandonne

les lignes, Madeleine et son amant ne me quittent pas; ils marchent devant moi.

Mallarmé, le premier, compara le livre à un coffret. Fermé, il recèle un secret, la clé d'un esprit. Coffret au contenu d'autant plus précieux que jamais l'homme ne prend plus conscience de lui-même que la plume à la main; les seules techniques auxquelles l'écrivain obéit appartiennent à l'esprit; leur acquisition est déjà connaissance de l'âme. Quand le livre s'ouvre, noir sur blanc se dessine le portrait d'un homme: l'auteur. Les grands livres sont ceux qui révèlent l'écrivain. Il n'y a pas d'objectivisme possible en littérature.

Noir sur blanc! La belle couleur du papier prend une valeur de symbole. Elle a la richesse des silences qui préludent à l'accord. Le court poème japonais brille comme une pierre précieuse sur la blancheur mate de la page. Mallarmé, dans le *Coup de Dé*, a tenté par une typographie particulière de donner aux blancs leur véritable signification: silences plus ou moins prolongés préparant l'irradiation du mot. La forme même du livre le destine à l'expression du mystère, alors que le journal ouvre ses larges feuilles à la banalité du fait divers.

Mallarmé fait du livre une puissance magique, la somme de sa sagesse; il tente d'en bannir le hasard.

L'homme ne supporte pas d'être enfermé dans sa vie. Il y échappe continuellement par la fiction, grâce au Livre.

La réalité conduit l'homme à l'action. Elle le conditionne absolument, lui dicte des actes auxquels il ne peut guère échapper. Par le Livre, l'homme se délivre: il devient ce qu'il est, il manifeste son essence. Gide a raison d'insister sur «l'essentielle différence» de chaque homme – cette différence qui est le signe même de l'existence – et qui l'oblige de se réfugier de temps à autre dans un univers uniquement personnel. Le Livre propose des images, des personnages, un monde, des idées; devant lui pourtant, l'homme reste libre de choisir, de donner à tel héros sa sympathie, d'accepter une idée, de la repousser, de la modifier. Il est dans un pays d'enchantement où rien ne contrarie le libre jeu de sa personnalité. Jouissance de faible? Peut-être; mais en marge du

¹ L'auteur a eu la bonté de nous permettre la reproduction de ce bel article paru dans la Revue «Vie Art Cité» de Lausanne. Nous l'en remercions au nom de nos lecteurs.

ridicule combat quotidien, l'homme découvre sa grandeur. Chaque livre est régi par des lois particulières; pourtant tous chantent cet «ailleurs» dont l'homme a la nostalgie. C'est le paradis des chrétiens, c'est l'Idée chère à Mallarmé et à Valéry.

L'homme meurt, mais sa création subsiste, éternelle. Pour d'aucuns, Flaubert est nulle part; mais Mme Bovary suit le chemin des désillusions, aujourd'hui, demain et toujours. Ici se marque le mieux la divinité de l'homme. Elle se montre aussi dans la connaissance de la Mort; connaissance qui est à l'origine de toutes les grandes créations de la littérature. Dans son encier, l'homme cherche de quoi construire ce monde éternel qui est le sien, et qu'il ne voudrait pas que la terre reprenne.

Dans le commerce quotidien, l'homme rarement satisfait son besoin de communion. Deux amis qui s'entretiennent sont séparés presque toujours par la vie et ses intérêts. La communion véritable ne se peut guère qu'avec les personnages qui peuplent les livres. L'Homme trouve toujours le héros auquel peuvent aller ses sympathies. Il se prête aussi volontiers à toutes sortes de créatures fictives; il aime s'abandonner pendant quelques heures et être tour à tour le Père Goriot, Eugénie Grandet, ou le jeune Fabrice. Il devient ainsi des personnages différents de son être social et qui, tous cependant, réalisent des possibilités qui sont en lui.

Cette communion commande celle avec les hommes de la réalité. Un homme riche en humanité est celui qu'un contact fréquent avec les créations de l'art prépare à une plus grande compréhension de son entourage. De là vient peut-être la cruauté de certains primaires: c'est la culture qui rend humain. Je précise: la culture artistique; la scientifique conduit souvent au mépris de l'homme, qui n'est pas réductible à un chiffre.

La Beauté n'est pas fruit du hasard; elle est création volontaire. Les beaux paysages supposent la patte d'un Créateur. Le négligé n'est beau que concerté. Cependant Musset ne se trompe pas quand il affirme que la Douleur est liée à la Beauté. Cette dernière naît peut-être du regret que toute vie, tout sentiment s'acheminent vers la mort, et du désir de leur conférer l'éter-

nité. De là peut-être que la Mort soit présente dans tous les chefs-d'œuvre et que l'amertume ou la mélancolie règne dans une grande partie des œuvres de l'art. On peut dire que le Lac ne traite pas un des thèmes de la littérature mais celui qui est à l'origine de toute activité artistique:

*O temps, suspends ton vol! Et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!*

Dans le Livre, l'homme cherche un recours contre la Mort. Sa soif de Beauté, c'est le besoin de trouver des sentiments, des pensées qu'une forme parfaite sauve du néant. Je sais que la Beauté existe en dehors de l'art: une belle femme! Mais je crois que la femme plaît à l'homme pour d'autres raisons, que sa perfection est don du poète. Si une belle femme éveille en moi les mêmes sentiments que la contemplation d'une grande œuvre de l'art, c'est qu'elle me rappelle les beaux vers que ses sœurs ont inspirés.

L'abondance des textes imprimés, l'habitude acquise dans toutes les classes de la population de la lecture silencieuse, fait trop oublier que la littérature n'existe pas sans la musique de la voix humaine. L'écriture n'est qu'un signe; un signe commode pour noter des sons. Le signe peut commander l'idée, mais aussitôt celle-ci comprise, le mot se charge de musique. Et ce que je dis vaut tout autant pour une démonstration de géométrie que pour un vers. Un poème de Mallarmé ne gagne peut-être pas à être lu dans un récital; mais dans le silence recueilli de la chambre de travail, il chante; la puissance d'abstraction des mots ne contrarie pas la richesse de leur musique. L'invention de l'écriture a été un gain intellectuel parce qu'elle permettait à chaque mot de devenir le fruit d'une longue recherche. Une des pentes de la littérature écrite est devenue de dire toujours plus en toujours moins de mots, alors qu'au contraire la littérature orale suppose l'abondance des transitions. L'hermétisme n'est pas un phénomène inexplicable: il est la conclusion naturelle de l'emploi du signe écrit.

Une des conséquences de la Révolution française est le développement de l'instruction. Les utopistes ont cru distribuer le bonheur du même coup que les connaissances. Ils ont créé l'enseignement primaire, public, obligatoire et gratuit. Ils ont retiré au peuple la croyance aux légendes, ils ont tari les sources de la poésie populaire, ils ont ruiné le folklore. Croyant distribuer à tous les

richesses de l'art, ils ont contribué à créer un art ouvert aux seuls initiés. Plus les instituteurs prêchaient, plus les artistes s'enfermaient dans un monde inaccessible aux communs. Le paysan sait lire, mais c'est pour déchiffrer le journal. Il ne chante plus; il n'écoute plus à la veillée le conteur du village, mais il épelle la publicité électorale.

Si le développement de l'instruction a emprisonné les artistes dans une tour d'ivoire, il a aussi aidé à répandre une littérature de cinq ou

sixième ordre. Les écoles forment des lecteurs, il leur faut bien des livres. Et Valéry ne s'adresse qu'à une élite restreinte! Le danger pour l'art serait que la mauvaise littérature déteigne sur la bonne, sur celle réservée aux hommes de goût. Le XIXe siècle donne d'assez grands noms pour nous rassurer. Pourtant la communisation progressive de l'Etat peut nous inquiéter: une littérature qui s'adresserait à tous ne peut que viser très bas pour ne pas être lettre morte pour la plus grande partie du peuple.

F. Husner | Zwei unbekannte Wiedertäuferdrucke?



unter den zahlreichen Druckschriften der Reformationsjahrzehnte, die behördlicher oder kirchlicher Beschlagnehmung verfielen, stehen bekanntlich die Publikationen der Wiedertäufer an erster Stelle¹.

Gegen diese in Leidenschaft geschriebenen und oft nicht nur die religiösen, sondern auch die sozialen Zustände von Grund aus gefährdenden Schriften wurde meist mit so großer Erbitterung durchgegriffen, daß manche der Drucke gar nicht oder nur in wenigen Exemplaren der Nachwelt erhalten geblieben sind, und wenn die Gunst des Zufalls einem privaten Sammler oder einem Betreuer öffentlicher Bücherschätze eine Wiedertäuferschrift des 16. Jahrhunderts in die Hand spielt, so versäumt er es nicht, in oft mühsamem Suchen der Geschichte und dem Seltenheitsgrad des neuen Besitzstückes nachzuspüren.

Die drei Täuferdrucke, von denen hier berichtet werden soll, sind zusammengebunden in einem zeitgenössischen blindgepreßten Pergamentbändchen mit stark zerriebenen Rollenstempeln mythologischen Inhalts; Lucretia, Venus, auch ein bogenschießendes Amörchen sind feststellbar. Der Band gelangte vor kurzem aus Engadiner Privatbesitz in die Basler Universitätsbibliothek². Als Eigentümer aus dem Jahrhundert der Entstehungszeit ist auf dem Vorsatzblatt ein Theodosius

a Planta, auf dem Titelblatt des ersten Druckes ein «Joannes a Castelmur. A° 1592» eingetragen. Auf dem Vorsatzblatt des Hinterdeckels hat sich ein «Jodocus Reiß 1540» verewigt, den ich nicht zu indentifizieren vermag. Wir wissen auch nicht, um welchen der verschiedenen Theodosius a Planta der Süser oder Zuozer Linie es sich handelt. In der Basler Rektoratsmatrikel ist ein Zuozer Träger dieses Namens verzeichnet³, der am 14. oder 15. April 1572 zum Bacc. phil. promoviert wurde⁴. Ob dieser das Bändchen bei seinem damaligen Aufenthalt im Unterland erworben, oder ob es schon früher ins Engadin gelangte, läßt sich nicht entscheiden. Jedenfalls dokumentiert es, daß das Interesse für die sektiererische Lehre in den dortigen führenden Familien nicht erloschen war, nachdem die Staatskirchen in Graubünden die Täufer schon nach wenigen Jahren des ersten Auftretens mit Strenge unterdrückt hatten⁵.

Die in unserem Bändchen vereinigten Schriften, deren Titelblätter wir abbilden, stehen, wie wir noch genauer sehen werden, in einem innern Zusammenhang. Alle drei stellen Erläuterungen von Teilen des Neuen Testaments dar, nämlich der Geheimen Offenbarung, des Judas- und des Jacobusbriefes; alle drei gehören in den Straßburger Kreis der täuferischen Bewegung.

Der erste und umfänglichste der Drucke, des Melchior Hofmann «Auslegung der heimlichen Offenbarung Joannis ... (Gedruckt zu Straßburg am Holtzmarckt durch Balthassar Beck. Im Jar

¹ Vgl. den wohldokumentierten Aufsatz von Karl Schottenloher. Beschlagnehmete Druckschriften der Reformationszeit. In: Zs. f. Bücherfreunde N. F. 8³, 1917, S. 305 ff.

² Bericht über die Verwaltung der Öffentlichen Bibliothek der Universität Basel im Jahre 1944, S. 10.

³ II 8^r, 11.

⁴ Laut Auskunft des hsl. Basler Akad.-Kat.

⁵ Camenisch, Emil: Bündnerische Reformationsgeschichte. Chur 1920, S. 67 ff.